

FILM La bande d'assassins était menée par un garagiste, incarné par Aurélien Patouillard.

VEGA DISTRIBUTION

«Un juif pour l'exemple»: les raisons de réfléchir

Regard. Jacques Pilet signait en 1977 un livre, «Le crime nazi de Payerne», et un reportage pour «Temps présent» sur les faits qui ont inspiré Chessex puis le film de Berger. Il l'a vu pour nous.

JACQUES PILET

Il fallait de l'audace pour faire un film non pas sur un horrible fait divers mais sur le livre de Jacques Chessex, avec son cortège de fantasmes. De l'audace pour faire rôder en marge des scènes l'écrivain dans son enfance (il vivait à Payerne et avait 8 ans en 1942) ou dans sa vieillesse. De l'audace pour mêler par petites touches le présent et le passé: les policiers qui arrêtent les assassins du marchand de détail juif Arthur Bloch sont en tenue d'aujourd'hui, l'affiche des nazis suisses en rappelle une de l'UDC. C'était osé, c'est réussi. On y croit.

Moins crédible peut-être, la conclusion, où Jacob Berger prolonge le récit et fait de Chessex la seconde victime du crime de Payerne. Habitué plutôt aux hommages, celui-ci avait souffert des méchantes attaques de ceux qui l'accusaient de salir sa ville. Et il mourut d'une crise cardiaque lors d'un débat où il fut verbalement agressé. Cette victimisation est un peu gênante en regard d'autres souffrances liées à cette affaire. Notamment celle des enfants des assassins: la vindicte populaire les a poursuivis longtemps.

Le livre de Chessex, le film de Berger sont des œuvres à prendre comme telles, dans leurs forces particulières, et non comme un documentaire. Avec le réalisateur Yvan Dalain, fils d'un marchand juif d'Avenches, ami de Bloch, pour une émission de *Temps présent* et mon livre, *Le crime nazi de Payerne* (Ed. Favre, épuisé), en 1977, nous avons raconté l'histoire dans tous ses détails et dans sa dimension politique. Les réactions furent vives aussi de la part de ceux qui ne voulaient pas être dérangés par le sordide et par le rappel de l'influence nazie en Suisse à cette époque.

Les grands moments de cette expérience me reviennent. La longue rencontre avec l'un des auteurs du forfait, taraudé par le remords, stupéfait de s'être laissé entraîner, d'être allé jusqu'à découper le corps de la victime pour le placer dans les boilles. Le fruste qui lâche ces mots: «Le chef m'a dit «Fous-y» et j'y ai foutu.» Le plaidoyer du pasteur Lugrin, l'intellectuel qui persuadait les paumés de la campagne que tous leurs problèmes venaient des juifs. Resté nazi jusqu'à la mort, après deux heures de plaidoyer, il ne désespérait pas de me rapprocher de ses thèses. Mais le souvenir le plus pois-

seux est ailleurs. Dans la bonhomie vaudoise, un peu rigolarde, des témoins de l'époque qui savaient que le groupe nazi préparait un mauvais coup et, tout comme la police, ne bougeaient pas. Ils craignaient que son leader, le garagiste, devienne un jour *Gauleiter*. Plus d'un ironisait sur «la trouille des youpins».

Il y eut en Suisse plusieurs milliers d'adhérents aux organisations nazies à cette époque. La fin du film fait bien de le rappeler par des images d'archives fortes. Pourtant, au-delà de ces cercles, de larges couches de la société, influencées notamment par les antisémites français, éprouvaient antipathie et méfiance à l'endroit des juifs. «On ne les aimait pas trop, ai-je entendu dire, sans être du tout nazis ou pro-Allemands.»

Jacob Berger ose le rapprochement entre cette réalité et le rejet xénophobe d'aujourd'hui. Nourrie d'explications tout à fait différentes, la détestation actuelle à l'islam a-t-elle des traits communs avec l'antisémitisme d'hier? Le cinéaste le suggère. Il se souvient de sa grand-mère autrichienne et juive. Il a des raisons de réfléchir au sujet. Et nous, nous en avons quelques-unes aussi. ■

